

SUBSCRIPTION de 10 centins, et au-dessus, en faveur des Canadiens-Français des Etats-Unis, victimes de l'inondation de Mill River, le 16 Mai 1874.

Aujourd'hui, fête nationale des Canadiens-Français, les sociétés St. Jean-Baptiste des Etats-Unis qui ne se sont pas rendues à Montréal, organisent dans leurs localités respectives des souscriptions en faveur de nos compatriotes, pauvres ouvriers pour la plupart, qui ont souffert de l'inondation désastreuse dont nos lecteurs connaissent les détails. On souscrit 10 centins et plus.

Notre devoir est de suivre ce noble exemple dans notre ville.

Il suffit d'énoncer cette idée pour en assurer le succès.

OSCAR DUNN.

ALLONS! ENFANTS DE LA PATRIE!

La gravure que nous publions sous ce titre a été inspirée par une pensée de patriotisme. La patrie nous appelle: sa voix ne doit jamais cesser d'avoir un écho dans nos cœurs, mais elle s'élève forte et puissante surtout le jour de la St. Jean-Baptiste. Répondons à son appel, comprenons les devoirs dont elle réclame de nous l'accomplissement.

En un jour de fête nationale toutes les volontés sont unies, tous les cœurs battent à l'unisson; c'est un beau et grand spectacle que celui de tant de citoyens, divisés la veille sur mille sujets, se donner alors la main avec une étreinte sincère, oubliant leurs dissentiments pour ne se rappeler que la patrie, leur mère à tous, et Dieu nous garde de faire entendre une note discordante dans le concert unanime qui remplit aujourd'hui notre ville, nous pouvons dire notre province entière. Nous éprouvons à ce moment toutes les émotions, tout le bonheur d'un Canadien-Français dévoué à son pays, habitué à lui consacrer ses travaux, orgueilleux du passé, fier du présent, ambitieux pour l'avenir; mais cet amour même de la patrie, amour violent et raisonné tout à la fois qui nous est commun avec la masse de nos compatriotes, nous impose en ce moment un retour sur nous-mêmes au milieu de ces réjouissances, une pensée de calcul, une préoccupation, quel que chose comme les réflexions du jeune homme qui, le jour de son mariage, saluant, avec une joie que l'on croirait exclusive, l'aurore de son bonheur, songe pourtant, même durant le banquet des noces, aux moyens immédiats d'organiser son avenir, de fonder une maison. Les Canadiens-Français, appelés à constituer une nation nouvelle sur ce continent, engagés déjà depuis nombre d'années heureuses dans cette grande œuvre, ne pensent-ils pas sérieusement à l'avenir en cette fête qui les voit tous réunis, à laquelle sont accourus même leurs frères de l'étranger?

Unis tous ensemble, nous pouvons accomplir de grandes choses; dispersés aux quatre coins du continent, nos efforts sont à moitié paralysés. Si nous nourrissons au fond du cœur l'ambition noble et légitime de fonder un peuple indépendant, il nous faut, de toute nécessité, grouper nos forces au lieu de les disséminer çà et là, et travailler en commun sur le même territoire. Un demi-million de nos compatriotes sont fixés aux Etats-Unis, et leur travail est stérile pour le Canada. Cette déperdition de sève nationale est alarmante, effrayante. Il faut y penser sérieusement: quel sera notre avenir, si l'exode continue?

La patrie nous appelle, elle nous offre ses richesses agricoles, industrielles, minières, forestières, elle les livre à notre exploitation.

Refuserons-nous ses avances? Préférerons-nous chercher ailleurs?

C'est là la vraie question du jour.

Il ne s'agit pas simplement de faire une procession et de promener nos drapeaux par les rues de la ville. Non. Il faut que de cette fête sorte une idée, une pensée féconde qui réunira, dans un but commun de conservation et de progrès national, tous les membres de la famille canadienne-française, — sinon la fête est manquée.

Et cette idée trouvée, il faudra nous unir, travailler côte à côte à la fécondation du sol national, devenir, en un mot, les véritables enfants de la patrie canadienne, dévoués à sa grandeur et fixés à jamais sur son sol.

OSCAR DUNN.

MONTRÉAL ET SES QUATRE SIÈCLES!

D'épaisses et sombres forêts frissonnent au vent, pleines de vagues rumeurs, traversées par quelques bandes de chasseurs Hurons, et laissant apercevoir à travers leurs éclaircies les miroitements d'un grand fleuve; un grossier assemblage de huttes défendues par des pieux fichés en terre: tel était alors l'aspect du site où Jacques Cartier, suivi de ses marins, venait, en l'an de grâce 1535, rencontrer le roi puissant Agouhanna, souverain des cinquante maisons en torchis d'Hochehaga, la capitale de son royaume.

Là, devait naître, croître et s'épanouir un jour, la ville de Montréal.

Monté par une belle journée d'été, sur le sommet de la montagne, à la vue du splendide panorama qui déroulait ses grandes lignes vers tous les points de l'horizon, le hardi navigateur Malouin, confondant ensemble l'admiration que lui faisait éprouver ce spectacle, et l'amour de son souverain, nomma cette colline Mont-Royal.

Ce fut comme le baptême de la grande cité future. Soixante-dix ans plus tard, l'illustre fondateur de Québec, Champlain, ratifiait le choix de Jacques Cartier.

En 1640, dans un étroit espace conquis sur la forêt entre les bois et le fleuve, *La Société de Notre-Dame de Montréal*, élevait les premières constructions; quelques années plus tard, l'*Association de Montréal*, de Maisonneuve, jetait au moyen de quarante-cinq colons les fondations de la cité. L'hôpital en 1641; le couvent des Sœurs de la Congrégation en 1653; le séminaire de Saint-Sulpice en 1657, ne rappellent pas seulement les noms révévés des bienfaiteurs du pays, Melle. Mance, Marguerite Bourgeois, l'abbé de Queylus, mais encore les premiers jalons auteur desquels se grouperont progressivement les rues, les places, les monuments.

Au milieu d'un pays hostile, environné de tribus sauvages, il faut pourvoir à la sûreté, protéger la bourgade: en chef militaire valeureux, M. De Callières entoure Montréal d'une ceinture de fortifications. Aux palissades, M. de Frontenac substitue des murailles solides et des bastions.

Sous M. de Vaudreuil, 1720, le bourg, faisant craquer sa ceinture, s'est agrandi, peuplé, embelli; l'enfant a atteint l'âge d'homme.

En 1760, 3000 habitants, des forts, des redoutes, la citadelle, dominant la ville de l'éminence où le gouverneur Dalhousie érigea plus tard l'hôtel du Gouvernement; la Place d'Armes, l'Eglise des Jésuites, le Couvent des Récollets, l'Eglise paroissiale, disent aux voyageurs l'énergie de la population et les progrès de la ville.

Une première catastrophe, l'incendie de 1765, atteint la cité naissante et arrête son développement; cent maisons disparaissent en fumée, et deux cent quinze familles demeurent sans asile.

Cinquante ans écoulés, Montréal rajunie, voyait courir sur son fleuve le second bateau-à-vapeur construit sur ce continent.

Si l'on veut concevoir une idée de la fièvre de construction et du mouvement qui nous entraîne, comparée aux lenteurs d'autrefois, nous dirons qu'en 1814, sept maisons de pierre et quatre de bois, furent alors construites; en 1816 on en vit s'élever jusqu'à soixante! Aujourd'hui le bilan annuel est de 800 à 1000 maisons.

En 1819, Montréal, jusque-là plongée dans l'obscurité durant les nuits, éclaira ses ténèbres des lueurs d'une trentaine de lampes, et trente agents de police vinrent, en 1818, veiller à la sécurité des citoyens.

Les rues Saint Paul et Notre-Dame constituaient à la même époque les seuls quartiers commerciaux de Montréal, abritant une population de 15.000 âmes.

Le canal Lachine, en 1821, porta dans l'ouest l'influence et le commerce de la capitale de la province.

Nous nous contenterons de mentionner la date des événements, et des entreprises successives qui, depuis, ont créé, il faut le reconnaître, une ville toute nouvelle.

1821.—Carré Dalhousie converti en jardin.

1825.—Grand incendie.

1830.—Premiers travaux des quais.

1832.—Etablissement de la Corporation de la Cité de Montréal.

1844.—Siège du Gouvernement du Canada-Uni.

1848.—Inondations. Le Beaver Hall construit; la rue Ste. Catherine voit s'aligner quelques maisons. Jardin Viger en projet; la Place d'Armes achetée par la corporation du Séminaire. Population, 55,146.

1849.—Incendie des édifices du Parlement.

1850.—Incendie désastreux. Chemin de fer du St. Laurent et de l'Atlantique; érection de la nouvelle paroisse Notre-Dame.

1852. Autre grand incendie.

1854. Ouverture du chemin de fer le Grand Tronc jusqu'à Portland. Arrivée du premier steamer transatlantique, le *Genova*. Etablissement du cimetière catholique. Pose du premier pilier du pont Victoria.

1855. Arrivée de la *Capricieuse*, commandant de Bellevue, premier navire français venu en Canada depuis le traité de cession.

1856. Construction des quais de la Cie Allan, de la cathédrale anglaise, et de 376 maisons.

1858. Construction du Palais de Cristal, visite du prince de Galles.

1861. Grande inondation, visite du prince Alfred.

1864. L'église des Jésuites; banque Molson, rue St. Jacques; de plus 1019 résidences particulières.

1869. Visite du prince Arthur.

Nous nous arrêtons ici afin de ne point lasser la patience

du lecteur. Mais ce que nous lui faisons, ses yeux pourront le voir.

Lorsqu'un Canadien, au courant de l'histoire de son pays, examine notre gravure de Montréal à vol d'oiseau, il doit ressentir un orgueil légitime en apercevant avec la masse confuse des toits les clochers de ses églises, le dôme de ses monuments, son port couvert de navires, son fleuve sillonné par des steamers de tout pays, de tout tonnage.

La ville intérieure, intellectuelle, morale, celle des institutions de tout genre, voulons-nous dire, répond à l'extérieur. Le sujet est digne du cadre; et les progrès accomplis dans le passé pronostiquent ceux qui se feront dans l'avenir.

SOYONS CATHOLIQUES

Les préparatifs qui se font pour la célébration de notre fête nationale ont inspiré au *Witness* d'assez curieuses réflexions.

Ennemi déclaré des catholiques et de la race Canadienne-Française, si ce journal s'afflige à notre sujet, ce ne peut être que de ce qui nous serait avantageux; et par suite, s'il se réjouit de quelque chose, on peut à bon droit présumer que cette chose est pour nous dangereuse ou nuisible.

Or, cette fois, il se plaint de ce que "la moitié de notre société, les femmes, et un grand nombre d'hommes ne connaissent aucune autre loi que la volonté de l'Eglise."

En réalité, il n'y a là qu'un très-beau compliment, dont les dames canadiennes surtout auront raison d'être fières, et s'il est quelque chose à regretter, c'est qu'il y ait eu lieu à une restriction à l'égard des hommes.

Le *Witness* craint de nous voir suivre "la volonté de l'Eglise," qui nous ordonne d'obéir à l'autorité temporelle, d'honorer les princes et les gouvernements. L'Eglise condamne et combat sans relâche l'esprit de révolte et de désordre. Est-ce cela qu'on lui reproche?

L'Eglise a, aux yeux du *Witness*, le tort impardonnable de vouloir nous empêcher de devenir protestants et révolutionnaires. Aussi espère-t-il que les Canadiens-Français des Etats-Unis, qui, d'après lui, sont pour la plupart des républicains enragés, nous communiqueront des idées plus larges.

Le *Witness* se nte établir que les idées républicaines et la haine du catholicisme vont de paire: en cela, je ne serais pas prêt à le contredire et je laisse à ceux que cela concerne le soin de nous dire si le *Witness* se trompe. Mais quant à ses espérances il peut en faire son deuil. Nos frères des Etats-Unis viendront, non pour nous apporter des idées et des tendances anti-catholiques, mais plutôt pour ranimer au milieu de nous les convictions profondément religieuses qu'ils ont emportées en quittant le pays. Il viendront se confirmer de plus en plus dans leur attachement à la foi de nos pères.

Descendants des Français, les Canadiens veulent faire revivre la France dans le Nouveau-Monde: non pas la France des athées, des libres-penseurs et des révolutionnaires, mais la France catholique, fille aînée de l'église. Pour le Canadien-Français il n'y a que la religion catholique. C'est la sauvegarde de notre nationalité, comme c'est la sauvegarde et le boulevard de la justice, de l'ordre et de la vérité.

Si nous voulons que la grande fête du 24 juin ait pour effet de resserrer d'une manière durable les liens qui unissent les Canadiens à leur patrie, rendons plus forts que jamais ceux qui nous unissent à l'Eglise. En ces jours de lutttes et d'orages, n'est-ce pas vers Rome que doivent se tourner les regards de toute nation qui veut garder en elle la vie intellectuelle et la dignité morale, qui veut résister à l'influence de l'erreur et aux attaques de la révolution? C'est ce que le Canada a compris, et il a donné une preuve éclatante de son dévouement au Saint-Siège en envoyant ses enfants défendre le vicaire du Christ. Il ne saurait donc être que naturel pour nous d'associer à notre fête le souvenir de l'immortel et vénéré Pie IX. Que nos pensées et nos cœurs réunis se portent vers l'auguste vieillard dont les mains sont sans cesse levées au ciel pour bénir ses enfants par tout l'univers.

Célébrons avec bonheur, avec allégresse notre fête nationale. Faisons la belle et glorieuse entre toutes, faisons-la catholique. Que tous y concourent, riches et pauvres, grands et petits. Que la jeunesse canadienne y prenne la part qui lui revient de droit. Les jeunes gens sont à l'âge de l'enthousiasme, à l'âge où le cœur s'éprend plus facilement pour tout ce qui est grand, noble et beau. Ouvrons donc nos cœurs à l'amour de la patrie. Soyons fiers d'être Canadiens et Catholiques, de porter les insignes de notre nationalité et de notre religion. Que cette fête ait pour notre esprit un sens auguste et sacré, et ayons devant les yeux l'influence qu'elle est destinée à exercer sur l'avenir du Canada.

Soyons unis. Qu'il n'y ait, au jour de la St. Jean-Bap-